



SOCIÉTÉ DU ROMAN POLICIER DE SAINT-PACÔME
PRIX DE LA RIVIÈRE OUELLE 2013
NOUVELLES POLICIÈRES CATÉGORIE SENIOR

1^{er} PRIX

DU DANGER
D'ÊTRE
GOURMAND

CHLOÉ BARBE
MONTRÉAL

Tel un saumon remontant sa rivière, je me dirigeai d'instinct vers le mystérieux Café de la Gare. Je laissai mes pas me guider, ne prenant pas même le soin de consulter une carte routière. Il n'y avait pas de place pour la rationalité ce soir, aussi me fiaï-je entièrement aux instructions de l'Homme, celles qu'il m'avait balancées à la va-vite juste avant sa très étrange injonction.

Je ne comprenais pas pourquoi j'agissais de la sorte. Hier encore, mon attitude était dictée par l'ordre, la raison et l'habitude. Je vivais tel un comptable même en dehors des heures du bureau, et l'élément le plus extravagant de ma semaine consistait généralement en l'achat d'une bouteille de vin rouge à 14,95 \$ les samedis soir. Je demeurais seul et sortais peu, et cela me convenait très bien ainsi.

Je n'arrivais pas à chasser l'Homme de mes pensées. Je revoyais la façon dont il avait surgi des ténèbres comme si l'obscurité lui appartenait, et pire encore, je revoyais la pose moqueuse qu'il avait adoptée avant de me scruter de son regard inquisiteur. Tout s'était passé si vite! Une fois de plus, la soirée de la veille se mit à défiler dans ma tête tel un mauvais film, un film au déroulement implacable que le pauvre spectateur que j'étais revivait au présent.



Je quittai le bureau un peu plus tard que d'habitude, vers dix-huit heures. C'était une fraîche soirée de septembre balayée par le vent et les averses, mais loin de me rebuter, cette température maussade me réjouit. Il n'y aurait pas de badauds qui flâneraient sur les trottoirs, et je serais libre d'effectuer mes courses dans le calme le plus complet. Surtout, j'imaginai le plaisir que j'aurais à regarder la télévision bien emmitoufflé dans mon plaid, pendant que dehors, la pluie tambourinerait contre ma fenêtre...

Je m'achetai un pâté chinois congelé pour souper et le réchauffai au micro-ondes. Je lus mon journal tout en mangeant; c'était ce que je faisais tous les soirs, après tout, sauf lorsque je devais appeler ma mère pour lui confirmer que j'étais toujours en vie. Puis, je pris une douche, enfilai mon pyjama et m'installai confortablement devant le téléviseur. Et juste à ce moment... cauchemar! Le téléphone sonna, et l'imbécile que j'étais répondit.

– Allô? aboyai-je malgré moi.

– Jean-Marc! Une chance que t'es là!

Je reconnus la voix de mon patron, et je grimaçai.

– Il faut vraiment que tu me rendes service, continua-t-il.

Et moi, en bon serf :

– Bien sûr, pas de problème!

– Peux-tu passer à la pharmacie pour acheter une grosse boîte de chocolats? C'est pour madame de Servan, une cliente importante, je dois la rencontrer demain matin!

– Demain matin? répétai-je tel un abruti.

En réalité, je voulais demander : « Pis pourquoi tu y vas pas toi-même, gros con? », mais je résistai de justesse à l'envie d'insulter mon patron.

– Oui, elle vient à huit heures. Je serai ben allé moi-même, mais j'ai pas pantoute le temps. Je suis en bonne compagnie... Si tu vois ce que je veux dire.

– Ouais.

Je voyais très bien ce qu'il voulait dire, et je ne l'en méprisai que davantage. Mon patron était allé dans un bar et avait déniché une gazelle sans tête pour partager son lit, une fois de plus.

– Super! T'es le meilleur, Jean-Marc.

Il raccrocha sans attendre ma réponse. L'enfoiré! Je restai immobile quelques minutes sur mon sofa, n'arrivant pas à croire que je devrais quitter mon antre douillet pour affronter les intempéries extérieures. Je trouvai finalement le courage d'abandonner mon pyjama pour l'inconfort de mon pantalon de travail et partis à la pharmacie la plus proche.

Je marchai dans des rues désertes, tentant maladroitement d'éviter que mon parapluie ne se cambre, en vain. Cela me prit dix minutes pour atteindre la pharmacie, et j'étais trempé et grognon le temps d'y parvenir. J'achetai la première boîte de chocolats que je repérai, et rendu à la caisse, je me demandai si mon patron songerait même à me rembourser. Sans doute pas! Il me devait toujours dix dollars pour un repas que je lui avais payé à la cafétéria. Je déboursai les vingt dollars requis pour la boîte de truffes en serrant les dents, détestant gaspiller ainsi les sous qui auraient pu servir à garnir mon fond de retraite.

Je retournai dans le froid la rage au ventre et décidai d'emprunter le raccourci pour rentrer chez moi. Il me suffisait en effet de passer entre deux bâtiments industriels abandonnés pour économiser un bon quatre minutes à mon trajet. Je ne le faisais jamais d'habitude, trouvant ce chemin trop déprimant, mais ce soir-là, je choisis de foncer tête baissée et m'engageai dans le raccourci.

J'étais perdu dans mes pensées quand des poings s'abattirent sur mes épaules, me jetant à terre. « De quessé? » pensai-je. J'eus à peine le temps de me retourner avant qu'un individu masqué ne se précipite sur moi, une lame affûtée à la main. Je l'évitai de justesse.

– À l'aide! hurlai-je.

Mais personne ne vint, bien sûr. J'étais caché par ces horribles bâtiments industriels qui ressemblaient à des tombeaux, et cette comparaison ne fit qu'amplifier le sentiment de péril qui grondait dans ma poitrine. J'étais en danger de mort! Un fou tentait de m'assassiner! Je criai plus fort.

L'individu masqué lâcha alors un grognement, sans doute outré par mes cris, et il brandit son couteau dans les airs. Il s'élança de nouveau vers moi et j'essayai de me protéger avec mes bras. Je le repoussai une seconde fois de mes membres tremblants, mais bien vite je sentis la pointe de la lame pénétrer mes vêtements. Il allait me tuer, le salaud, Dieu seul sait pourquoi! Cette constatation réveilla en moi une force inouïe et je fis culbuter mon assaillant d'un vif coup de pied.

Le couteau bascula sur l'asphalte mouillé et j'eus aussitôt le réflexe de le récupérer. L'inconnu et moi-même nous précipitâmes simultanément vers l'arme et je la saisis une fraction de seconde avant lui. Je maintins la lame devant moi pour me protéger. Je tremblais et je craignais de m'évanouir. Ce qui se passa ensuite fut très étrange... L'homme leva les bras et se jeta sur moi comme s'il désirait m'étrangler, mais dans sa hâte et son énervement il vint s'empaler sur le poignard. Il eut un hoquet. Son visage se peignit de surprise et il me regarda d'un air désespéré pendant que le sang s'échappait de sa bouche entrouverte.

– Je m'excuse, balbutiai-je.

L'homme eut une moue mauvaise, et je sentis qu'il voulait m'amener avec lui dans le trépas. Paniqué, je retirai le couteau de son abdomen et le poignardai à répétition, jusqu'à ce que l'inconnu s'affaisse sur le sol. Je lâchai alors le couteau et me mis à suffoquer. Je repérai ma boîte de chocolats écrasée quelques mètres plus loin, et je me fis la réflexion qu'il me faudrait retourner à la pharmacie pour en acheter une qui ne soit pas toute cabossée et mouillée.

J'entendis tout à coup un claquement de mains. Quelqu'un m'applaudissait dans le noir! Je faillis faire une crise cardiaque.

– Pas mal! dit un élégant homme en surgissant de l'obscurité. Presque comme un pro! Quoique vous n'étiez pas obligé de vous excuser, quand même. Tss-tss.

Il secoua la tête d'un air paternel. Je le fixai sans parler, me demandant s'il était de la police.

– C'est lui qui a essayé de vous tuer en premier, vous vous souvenez? On s'excuse pas dans ces cas-là. C'était de la légitime défense, votre attaque!

L'étranger éclata de rire.

– M'enfin! Passons. Je vous dois combien?

– Pardon? bégayai-je.

Cela le fit rire davantage.

– Mon cher, vous êtes d'une politesse! C'est moi qu'il voulait tuer, vous savez? Mais il vous a confondu pour moi. Et moi, je devais le tuer. Mais vous l'avez tué pour moi. Vous comprenez?

– Non, pas vraiment.

Je fis mine de m'en aller avant de m'arrêter. Je ne comprenais pas ce qui se passait. J'avais le souffle court et les bâtiments industriels semblaient tourner autour de moi, tels deux corbeaux de malheur.

– M'enfin, ça n'a aucune importance, mon cher! Vous n'avez pas besoin de comprendre. Pas vrai?

Il sortit son portefeuille de sa poche et se mit à compter des billets de cent. Pendant ce temps-là, moi, j'avais envie de vomir. Je sentais le sang de mon assaillant sur mes mains et cela me dégoûtait à un degré que je n'aurais pas cru possible.

– Dix mille, ça vous paraît raisonnable?

Il me tendit une épaisse liasse, et comme je ne réagissais pas, il éclata de rire à nouveau.

– Bien sûr, comme j'suis bête! Vous avez les mains sales, vous êtes pas pour prendre l'argent!

Il se pencha alors vers moi et enfouit la liasse directement dans ma poche de pantalon.

– Voilà!

Je me demandai si j'étais mort. Sûrement! La situation était trop abracadabrante pour appartenir à ce monde. L'Homme devait quant à lui être un esprit ou un zombie, ou une créature du genre.

– Pendant qu'on y est, continua l'Homme. J'ai une job pour vous.

– Une job?



Devant l'extrême bizarrerie de cette conversation, je ne pouvais m'empêcher de répéter les propos de mon interlocuteur.

- C'est ça, une job. Vous connaissez le Café de la Gare?
- Non.
- Mais si! C'est un petit endroit décrépit près du fleuve. Qui n'a rien à voir avec une gare, d'ailleurs, c'est ça la blague.

Il se lança dans une longue explication géographique du lieu, me donnant le nom des rues pour m'y rendre à partir d'ici. Je l'écoutai les yeux ronds, fasciné.

- Bon, vous voyez? conclut-il.
- Oui.
- Et bien, demain soir, j'ai besoin que vous y alliez pour tuer quelqu'un.
- Pardon?
- Ah non, vous allez pas recommencer, avec votre politesse.

Il me tapota gentiment l'épaule.

- Pas de ça entre nous! Et pis, on devrait se tutoyer, pas vrai?
- Je suppose, risquai-je.
- Si c'est le fric qui t'inquiète, faut pas. Je vais te payer, pour le meurtre de demain.

Je reculai d'un pas.

- Je pense que vous vous trompez.
- Que tu te trompes, me corrigea-t-il en agitant un index didactique. Et pourquoi donc?
- J'suis pas un tueur à gages!

Nous nous dévisageâmes brièvement.

- Bien, tu viens de tuer quelqu'un, remarqua-t-il.
- Oui, mais...
- Et je viens de te payer pour ça.
- Oui, mais...
- Ça fait donc de toi un tueur à gages, on peut pas dire le contraire! Les gages, c'est un salaire, tu le sais, ça, hein?
- Oui, en fait, bien sûr!

- C'est important de bien employer les termes.

Je commençai à croire que l'Homme était fou, et je me demandai comment faire pour m'éloigner sans qu'il me poursuive.

- Tu as ça dans le sang, ça me semble évident. La façon dont tu t'es défendu... Quelle grâce! Quelle force! Quelle agilité! Mais en fait, surtout, quel instinct, non? Un véritable instinct animal! Parce que le monde animal recèle d'exemples du genre. On pourrait passer une vie à tous les énumérer... Prenons les saumons, par exemple. Fascinantes créatures que les saumons. Ils naissent en rivière et partent vivre dans la mer. Et quand vient le temps de du frai, BAM! Ils remontent tout à coup la rivière, comme ça, par instinct. Moi, à leur place, je serais bien perdu, mais eux, ils savent.

L'Homme paraissait très excité par son histoire et il la ponctuait de grands gestes de main.

- Je dois y aller, bredouillai-je.
- Oui, bien sûr, je vois bien que t'as besoin d'une douche!

Il s'esclaffa.

- Un autre dix mille pour demain, ça te va?
- Non, je crois pas que...

Mais il enfonça une nouvelle liasse de billets dans ma poche de manteau avant que j'aie le temps de pleinement protester.

- C'est donc réglé! s'exclama-t-il. Café de la Gare demain soir, vers vingt et une heures. Tu n'auras qu'à verser ceci dans son café.

Il me montra une fiole contenant un liquide doré qu'il déposa également dans la poche de mon manteau.

- Je compte sur toi pour bien le tuer. Ne le rate pas, hein?
- Non, je pense qu'il y a une erreur... Je... Je comprends pas.

L'Homme leva soudain un index qui m'indiquait d'attendre. J'obéis, trop ébranlé pour réagir autrement. Mon interlocuteur mit les mains dans ses poches et en ressortit deux sacs en plastique. Il se pencha vers le sol et ramassa le couteau souillé à l'aide d'un des sacs, qu'il déposa ensuite dans l'autre sac en plastique. Il rangea le tout dans un pan de son imperméable et se tourna vers moi.

- Bon! Une bonne chose de faite. Où en étais-je, mon cher? Ah oui! Au fait qu'entre tueurs à gages, on se soutient! Sauf quand on s'entretue. Et je voudrais pas qu'il t'arrive malheur, oh non. Tss-tss.

Il secoua la tête d'un air léger, mais la menace était claire. Si je ne tuais pas pour lui, c'est lui qui me tuerait.

– Et j'irais pas voir la police non plus, à ta place. Parce que je pourrais leur raconter des choses, leur montrer ce couteau avec tes empreintes dessus... Et la façon dont je t'ai vu agresser ce pauvre mec! Il a eu aucune chance, pas vrai?

Il ferma les yeux, comme si l'évocation était trop forte pour lui.

– M'enfin, passons. Tu iras le tuer demain soir, on est d'accord?

– Mais tuer qui? m'impatientai-je.

– La personne qu'il faut que tu tues, bien sûr!

L'Homme me regarda comme si j'étais le dernier des crétins.

Mais qui ça?

– Est-ce que tu m'écoutes depuis le début, ou pas?

– Oui.

– Bon, ben alors, t'énerve pas. Demain soir, quand t'arriveras au Café de la Gare, tu sauras exactement qui tuer. Et pis c'est pas compliqué, tu verses subtilement la fiole dans son café, tu t'en vas et le tour est joué. Un vrai jeu d'enfant.

– Mais pourquoi tu le fais pas toi-même, si c'est si facile?

– Parce que c'est encore plus facile le faire faire par quelqu'un d'autre!

Je soupirai discrètement, découragé par son implacable logique.

– Et pourquoi t'es sûr que la personne sera là demain soir, à vingt et une heures? tentai-je d'argumenter.

– Parce qu'elle sera là! Elle est toujours là. Comprends-moi bien. Le Café de la Gare, c'est un café de paumés, de petites gens. Ce sont tous des habitués, et chacun s'occupe de ses affaires sans se mêler des affaires des autres. Ces gens-là, ils aiment pas la police. Alors c'est la place idéale pour commettre un meurtre. Personne va vouloir se souvenir de toi, c'est sûr. T'as rien à craindre, mon cher.

Il regarda sa montre.

– Ouh, je suis en retard, moi. Je file. Je compte sur toi pour demain. Si tu le tues pas...

Il leva les mains en l'air, comme s'il signifiait par là qu'il ne serait pas responsable des malheurs qui s'abattraient sur moi si je

désobéissais. Je hochai la tête. L'Homme me fit un clin d'œil et s'en retourna dans les ténèbres.



Je frissonnai à la réminiscence de ma rencontre avec l'Homme. Au loin, le Café de la Gare se profilait avec son enseigne lumineuse datant des années 80. Je me demandai une fois de plus ce que je faisais là. Au fond de moi, je le savais bien. Je n'étais pas ici à cause des menaces de l'Homme. Non, j'étais ici parce que j'en avais marre de ma petite vie ennuyante, de mon boss et de ses sollicitations, du manque d'aventure et de mystère dans mon quotidien. Et j'étais curieux, oh ça oui. Comment saurai-je qui je devais tuer? Ça n'avait aucun sens. J'avais pris au sérieux les divagations d'un fou simplement parce que cela m'intriguait!

Je devins de plus en plus nerveux en approchant du café. Pour me calmer, je tentai d'imaginer le visage qu'avait dû avoir mon patron lorsque je lui avais annoncé que je ne rentrerais pas travailler ce matin.

– Mais ma boîte de chocolats? avait-il râlé.

– Désolé, j'ai la gastro.

Et j'avais raccroché. Vlan dans les dents! Je n'étais d'ailleurs pas mécontent de l'avoir gardée pour moi, cette boîte de chocolats, car même écrasées, les truffes étaient délicieuses.

J'arrivai sur ces entrefaites devant l'entrée du café. Je vérifiai dans ma poche que j'avais toujours en ma possession la mystérieuse fiole, puis poussai la porte, le cœur battant. J'explorai rapidement les lieux du regard. L'endroit me parut d'emblée excessivement miteux; les murs étaient couverts de cadres ayant jauni au soleil tandis que les tables semblaient sur le point de se démantibuler. Quant aux banquettes, elles étaient déchirées à plusieurs endroits en plus de paraître enveloppées d'une épaisse couche de crasse. Il régnait du reste une odeur de renfermé et de moisissure dans le café, et je me demandai comment les gens faisaient pour avoir de l'appétit dans une place si sordide.

Pour ne pas avoir l'air suspect, j'allai commander un café au comptoir avant de m'attarder sur le visage des clients. Il y avait tout au plus une douzaine de personnes dans l'endroit, la plupart seules, comme si le café était garant de la solitude des gens. L'Homme avait eu raison, c'était bien le café des paumés.



Pendant que l'employé me préparait ma boisson, je passai en revue chacun des clients et évaluai leur potentiel de victime. Une vieille femme qui feuilletait le journal : non. Un homme barbu qui sirotait un café, le regard dans le vide : sans doute pas. Deux ados qui jouaient aux cartes sans rien consommer : certainement pas. Une dame dans la quarantaine qui mangeait un gros gâteau tout en griffonnant dans un calepin : m'étonnerait! Un couple de junkies qui semblaient en rendez-vous galant... Non, ce serait ridicule.

Je commençai à douter. Aucune de ces personnes ne me paraissait convenir en tant que victime idéale. J'allongeai le cou pour voir le fond du café. Un monsieur qui lisait un livre tout en buvant un espresso : bof, peut-être. Un vieillard qui se grattait la tête d'un air pensif : non. Et deux tables plus loin... Mon regard s'illumina. Bien sûr! Je faillis éclater de rire. J'étais si bouleversé par ma découverte que je sursautai quand le commis me tendit mon café.

– Voilà votre déca, m'sieur.

Je pris ma tasse et allai m'asseoir à une table près de ma future victime. Ce faisant, je la détaillai du regard, fasciné. C'est que le sexagénaire en question avait une tête de poisson, plus particulièrement une tête de saumon. Oh! C'était bien un être humain, il n'y avait pas de doute là-dessus, mais les traits de son visage évoquaient si fortement le poisson qu'on avait pour un instant l'impression d'en voir un.

Il avait le teint gris, si gris que ça en était presque argenté, et je me demandai de quelle maladie il souffrait pour avoir une si mauvaise mine. Sa peau épaisse et luisante me rappelait les écailles des poissons; chaque fois que l'homme bougeait, la lumière miroitait sur son visage, lui donnant un aspect aquatique des plus étranges. Ses yeux globuleux saillaient de chaque côté de sa tête, bien éloignés l'un de l'autre comme pour les salmonidés. Sa bouche ronde, elle, était entrouverte, révélant de petites dents ridicules. Je l'observai discrètement pendant deux minutes et remarquai que l'homme-poisson ouvrait et fermait son écrouille d'un mouvement continu, grotesque tentative pour fabriquer des bulles. D'où j'étais, je pouvais même percevoir de pestilentiels effluves émanant de ma victime. Il sentait le poisson, comme s'il venait tout juste de visiter une poissonnerie ou de nager dans du varech.

J'étouffai le fou rire nerveux qui me monta à la gorge et bus une gorgée de café pour me calmer. Je devais réfléchir à la manière dont j'allais procéder. Je ne ressentais aucune pitié pour l'homme-poisson, peut-être parce qu'il me paraissait stupide et même franchement débile avec son visage animal. C'était une bonne chose, au fond, car

sans pitié, je n'aurais aucun scrupule à le liquider. L'aspect clownesque de mon meurtre me déculpabilisait; cela devenait ludique et donc point sérieux ou réel. Je réalisai avec effarement que j'étais même heureux d'être ici, à deux doigts d'assassiner un pauvre hère.

Je sortis le journal roulé que j'avais enfoui dans la poche arrière de mon jeans et fis semblant de le feuilleter. J'observai rapidement les autres clients et m'aperçus qu'ils semblaient tous se foutre éperdument de mon existence. Rassuré, je décidai de passer à l'offensive. Je pris mon journal et mon café, me levai et me dirigeai vers la table de l'homme-poisson.

– Bonjour, dis-je en m'asseyant. Je peux-tu m'asseoir avec vous?

L'homme-poisson me fixa sans ciller pendant plusieurs secondes, comme s'il hésitait sur sa réponse. Je me maudis d'avoir posé une question aussi bête : que ferais-je s'il répondait non? Par chance, ma victime dut avoir envie de compagnie, car elle conclut :

– Ouais.

Et son regard retomba dans le vide. Finalement, l'homme ne paraissait pas plus enjoué qu'il le fallait par ma présence à sa table! Peut-être n'étais-je pour lui qu'un élément de plus dans ce décor miteux.

– Je m'excuse de vous déranger comme ça, continuai-je, mais j'ai vu quelque chose de pas possible dans le journal et je devais en parler à quelqu'un.

Je dépliai le quotidien et tournai rapidement les pages jusqu'à l'article que je recherchais. Je tendis d'une main le journal vers l'homme-poisson pour qu'il puisse le consulter pendant que de l'autre j'attrapai la funeste fiole dans la poche de mon manteau.

– Ça dit qu'on va avoir un automne froid et pluvieux! m'exclamai-je comme si j'étais outré par cette déclaration ennuyeuse. Vous croyez à ça, vous?

L'homme-poisson haussa les épaules avant de se pencher pour lire le texte du journal. Pendant ce temps, je m'arrangeai pour positionner le journal juste au-dessus de son café de façon à le cacher. J'essayai d'ouvrir le flacon d'une seule main, mais l'opération était plus difficile que prévu et je crus un instant ne pas y arriver. Je parvins enfin à la décapsuler et glissai subtilement la fiole sous le journal. Je m'apprêtais à verser le poison dans la tasse de l'homme-poisson lorsque celui-ci s'écria :

– Attention avec votre journal, mon café!

Et il plongea sa main sous le journal pour récupérer sa tasse avant que j'aie eu le temps de verser le liquide doré. L'homme-poisson s'empressa de rapprocher son café de son visage, le tenant à deux mains comme s'il s'agissait d'un breuvage extrêmement précieux. Il se mit à le siroter en faisant du bruit, sluuuuurrrr! Dépité, je refermai la fiole et la rangeai dans ma poche de manteau pour être sûr de ne pas la perdre.

- Vous en pensez quoi? insistai-je pour poursuivre la conversation.
- Hein?
- De la maudite météo de c't'automne!
- Ah! Bof. C'est décourageant.
- Exactement!

Je hochai vigoureusement la tête tout en essayant de trouver une façon de me sortir de cette impasse. L'homme-poisson paraissait déterminé à conserver sa tasse dans ses mains et je ne voyais pas comment je réussirais à verser le poison juste sous son nez. J'étais foutu. Si je ne l'assassinais pas, l'Homme me retrouverait, et lui n'hésiterait pas à m'éliminer. Pour la première fois, je me mis à avoir peur. Comment avais-je fait pour m'empêtrer dans un tel borbier? Moi qui n'aspirais qu'à regarder la télévision bien emmitouflé dans une couverture! Et pourquoi l'Homme voulait-il tuer l'homme-poisson, au juste? Cela n'avait aucun sens. Le type me semblait minable, en quoi cela pouvait-il être profitable de le liquider? Ma tête commença à tourner sous le poids de ces questions sans réponse.

Je décidai de prolonger l'entretien le plus longtemps possible dans l'espoir que ma victime finisse par lâcher sa tasse, de préférence avant qu'elle ait terminé son café. Par chance, l'homme-poisson le buvait à petites gorgées, à si petites gorgées qu'on aurait dit qu'il se forçait pour boire aussi lentement. Sans doute qu'il n'avait pas les moyens de s'en payer un deuxième! Je refrénaï de justesse le sentiment de pitié qui montait en moi. Je devais rester concentré et froid, et pour ce faire, j'optai pour l'humour pervers.

- Je vous ai déjà vu quelque part, non?
- Peut-être ben, marmonna ma victime.
- Dans un magazine, peut-être?
- Oh, j'pense pas.
- Mais oui, c'est ça! Un magazine du genre *Chasse et Pêche*!
- Hein?

- Oui, même que vous étiez dans la section Pêche. Chu pas mal sûr de mon affaire! Sur une page de poissons?

L'homme parut réfléchir à mon affirmation, puis il avoua :

- Peut-être ben, oui. J'aimais ça, la pêche, quand j'tais jeune.

J'éclatai intérieurement de rire. Savait-il qu'il avait une tête de poisson? Le pauvre! L'homme but une autre gorgée de café sans lâcher sa tasse.

- Il est bon, votre café? demandai-je, désespéré.
- Pas pire.

L'homme-poisson me dévisagea brièvement avant de laisser son regard dériver dans les profondeurs crasseuses du café. Il était de nouveau perdu dans son monde, la bouche entrouverte. J'eus envie de lui arracher sa tasse pour y verser ce foutu poison une bonne fois pour toutes, mais je me retins, sachant que je ne pouvais point me permettre de rater mon meurtre.

- Est-ce que vous mettez de la crème à main? tentai-je.
- Hein?

Ma victime me regarda pour la première fois d'un air étrange, comme si jusqu'alors mes interventions avaient été parfaitement normales.

- Vos mains semblent douces, continuai-je. C'est quoi, votre truc?

L'homme-poisson observa ses mains tout en tenant sa tasse. Merde! N'allait-il jamais la déposer?

- J'en ai pas.

Il me fixa curieusement un instant avant de se désintéresser complètement de moi. Il empoigna son manteau d'une main et farfouilla longuement à l'intérieur, jusqu'à ce qu'il parvienne à dénicher un biscuit sec emballé dans une pellicule plastique. Son regard s'illumina alors tel un saumon devant un crustacé. Miam! disaient ses yeux. L'homme déballa son biscuit avec minutie, en n'utilisant qu'une seule main malgré la complexité de la tâche. Je faillis hurler d'exaspération. Ce n'était pas possible! Ce type faisait exprès! Il savait que je voulais empoisonner son café, et du coup, il se foutait de ma gueule en conservant sa tasse loin de mon emprise!

L'homme-poisson finit enfin par libérer sa galette et il en prit une bouchée. Il mastiqua vigoureusement tout en me toisant, avala... et s'étouffa. Il se mit à tousser bruyamment, et ce faisant, ce que j'avais



tant souhaité se produisit : il abandonna sa tasse. Hélas! Il la lâcha trop précipitamment, et celle-ci rebondit sur la table avant de s'écraser sur le sol dans un bruit d'éclats de verre. L'homme-poisson parut un instant plus énervé par la disparition de son café que par le fait qu'il s'étouffait, puis il réalisa l'étendue de son malaise et tendit une main explorée vers moi.

J'étais pétrifié. Que devais-je faire? Je regardai les autres clients, qui évidemment s'étaient tournés vers nous en entendant la tasse exploser sur le plancher.

– Je sais pas quoi faire, aidez-le! bredouillai-je.

Mais les autres clients ne semblaient pas pouvoir ou vouloir venir en aide à l'homme-poisson. Nous l'observâmes passivement s'étouffer jusqu'à ce que son visage soit tout rouge, et alors là seulement un petit vieux se déplaça pour lui taper dans le dos. Cela parut achever l'homme-poisson, qui s'effondra sur sa banquette dans une ultime pose d'agonie. J'entendis quelqu'un suggérer d'appeler le 911 et j'en profitai pour filer. Je n'étais d'ailleurs pas le seul à fuir les lieux. L'Homme avait eu raison; la clientèle du Café de la Gare n'aimait pas avoir affaire aux autorités.

Je rentrai chez moi dans un état d'énervement extrême. Les questions se bousculaient dans ma tête. L'homme-poisson était-il bien mort? Est-ce que cela comptait comme meurtre, même si je ne l'avais pas directement assassiné? Pourrais-je garder les dix mille dollars? Et que ferais-je avec tout cet argent? Mais l'Homme, voudrait-il me tuer s'il trouvait que je n'avais pas bien rempli ma part du contrat?

Je tremblais de la tête aux pieds. Je pris un long bain chaud pour me calmer, mais malgré tout, je passai une nuit blanche. J'étais hanté par l'idée que les ambulanciers avaient peut-être réussi à réanimer l'homme-poisson. Que ferais-je alors? Puis je me mis à penser à autre péril : les policiers pouvaient m'arrêter pour le meurtre du fou qui m'avait attaqué en revenant de la pharmacie. Ce serait injuste; je ne méritais pas de croupir en prison, mais allez expliquer ça à un flic! Quelle horreur... Deux jours auparavant, j'étais un homme ordinaire, et maintenant, je risquais la tôle et la mort!

Lorsque l'aube vint enfin illuminer ma fenêtre, je résolus d'aller travailler comme d'habitude afin de tuer le temps. Je deviendrais fou si je restais seul chez moi, alors aussi bien aller faire semblant de travailler. J'eus à peine mis un pied au bureau que mon patron me reprocha ma gastro-entérite de la veille, qui avait privé madame de Servan de ses chers chocolats.

– Si on perd ce contrat, ça sera ta faute, en tout cas! déclara mon boss.

Je faillis éclater de rire. S'il croyait que j'étais encore affecté par ce genre de menace!

Je m'installai à mon bureau et furetai sur le web dans l'espoir de dénicher un article sur ce qui était arrivé hier au Café de la Gare. Je trouvai ce que je cherchais après une quinzaine de minutes : un homme dans la soixantaine est décédé hier au Café de la Gare après avoir mal avalé un morceau de biscuit. Plusieurs clients auraient tenté de le réanimer, en vain. Son décès a été constaté sur place par les ambulanciers.

Des larmes de joie me montèrent aux yeux. Il était mort, c'était officiel! Je songeai que je devrais exceptionnellement acheter ma bouteille de vin rouge hebdomadaire ce soir pour fêter le tout. Je pourrais même en prendre une un peu plus chère que d'habitude. J'avais vingt mille dollars chez moi, après tout!

Mon euphorie fut cependant de courte durée, car je réalisai que j'étais loin d'être sauvé. Mieux valait attendre quelques jours avant de crier victoire! Si ni les policiers, ni l'Homme ne se manifestaient avant un mois, alors là seulement je m'estimerai hors de danger.

Comment décrire les jours qui suivirent? Ce fut un mélange d'angoisse et de terreur, de cauchemars nocturnes et diurnes, d'insomnies et de palpitations. Quand la frayeur se faisait trop forte, je m'assois dans ma cuisine et contemplais les liasses de billets que j'avais cachées dans ma cocotte-minute. J'avais l'impression de regarder mon avenir, un avenir que j'espérais agréable et libre de toute préoccupation.

Trois semaines après l'incident du Café de la Gare, je reçus une grande enveloppe brune dans ma boîte aux lettres. Elle n'était pas timbrée, si bien que je sus immédiatement qui l'avait livrée : l'Homme. Il m'avait retrouvé! J'ouvris le colis le cœur battant, craignant que le cauchemar recommence. Que ferais-je si l'Homme me commandait un nouvel assassinat? Me laisserais-je entraîner dans un autre chantage meurtrier? Je plongeai la main dans l'enveloppe et en ressortis une imposante liasse de billets de cinquante dollars. Je faillis défaillir. Ça y est, je serais obligé de commettre un homicide de plus! Je remarquai alors qu'un post-it avait été collé sur le dessus de la liasse. Cela disait : *Pas mal, le coup du biscuit! Je n'y aurais pas pensé moi-même. Voici un petit bonus pour m'avoir fait rire, très cher.*

Je relus le message trois fois, abasourdi. Un petit bonus, vraiment? À vue d'œil, il devait bien y avoir cinq mille dollars dans le paquet.

De quoi me payer la télévision à écran plat de mes rêves! J'en eus les larmes aux yeux, et durant ce bref moment d'émotion, je m'aperçus qu'il y avait encore autre chose dans l'enveloppe. J'y replongeai la main et en tirai une coupure de journal que je m'empressai de lire.

D É C È S D ' U N G R I P P E - S O U

Les filles de Serge Aumont, un homme d'Hochelaga, ont eu la surprise de leur vie lorsqu'elles ont découvert la fortune que cachait feu leur père dans son appartement de la rue Sainte-Catherine. Plus de neuf cent mille dollars ont en effet été retrouvés dans son logement après son décès. L'argent avait été camouflé dans d'étranges objets un peu partout dans l'appartement, notamment dans des chaussettes, des coussins, des vases, des casseroles et des livres. La majorité de l'argent a cependant été trouvé dans un imposant coffre de cèdre ainsi que dans un déshumidificateur désuet.

Interrogée à ce sujet, Frédérique Aumont, la fille aînée du défunt, a déclaré : « Ma sœur pis moi, on savait pas pantoute que papa cachait toute cet argent. Je savais qu'y avait pas confiance en les banques, mais à ce point-là? J'aurais jamais cru. »

Ne pas avoir confiance en les banques est un faible mot, car M. Aumont avait moins de dix mille dollars à la banque à son décès, somme dérisoire comparativement à la fortune qu'il gardait à portée de main. Cela peut paraître paradoxal, étant donné que les risques d'incendie ou de vol sont beaucoup plus élevés que les dangers de fraude bancaire. Selon madame Valentine Plante, intervenante dans un centre du troisième âge, de nombreuses personnes âgées croient pourtant l'inverse : « Beaucoup de vieux aiment ça avoir leur argent près d'eux, ils pensent que c'est plus sécuritaire. C'est comme s'ils veillaient sur leur argent. »

Fait étonnant, Serge Aumont vivait dans ce que sa fille qualifie de super pauvreté : « Il voulait jamais rien dépenser, il disait toujours qu'y'était fauché. Il m'a jamais rien payé, et je le croyais, vu qu'il vivait dans la super pauvreté. L'hiver, il chauffait presque pas. Il disait que le chauffage des voisins était suffisant, pis qu'il avait juste à s'habiller avec trois chandails si y'avait encore froid. »

Il semblerait que l'avarice de l'homme ait finalement conduit à sa perte, car il serait décédé des suites d'ingestion d'un biscuit sec acheté en rabais. Rappelons que Serge Aumont a perdu la vie il y a de cela deux semaines, au Café de la Gare à Montréal, en s'étouffant avec une bouchée de biscuit. L'homme a succombé avant l'arrivée des ambulanciers.

Je restai pantois. L'homme-poisson était riche? Presque millionnaire? Je me remémorai la façon dont il buvait son café à petites gorgées pour pouvoir l'étirer plus longtemps. Quel radin! Évidemment, tout s'expliquait maintenant. Il m'apparaissait manifeste que les filles de Serge Aumont étaient au courant pour la fortune de leur père, et que lasses d'attendre son décès, elles avaient décidé de précipiter les choses. Elles avaient engagé l'Homme pour le liquider, qui lui m'avait engagé, tout ça pour que le vieux crève de lui-même avec son ridicule biscuit. L'ironie de la situation me fit sourire, et je relus la coupure de journal pour mieux savourer les événements.

Tout à coup, j'éclatai de rire et je m'esclaffai jusqu'à ce que j'aie les larmes aux yeux. Serge Aumont, vraiment? S. Aumont? Voilà qui expliquait sa tête de poisson!



Les semaines s'écoulèrent sans qu'aucun autre incident relié à mes meurtres survienne. Je me jugeai sauf. Je m'achetai une nouvelle télévision ainsi qu'un système de cinéma-maison, et je me procurai même un nouveau fauteuil moelleux pour être sûr de profiter à fond de mon expérience audiovisuelle. Je passai des soirées entières devant mon écran, heureux.

Le jour, il me fallait évidemment continuer à travailler. Il me restait encore quelques milliers de dollars gagnés dans mes méfaits, mais j'avais décidé d'investir cet argent dans mon fond de retraite. De toute façon, travailler m'était égal; je me sentais au-dessus des banales préoccupations liées à mon emploi, moi qui avais su distribuer la mort.

Un matin, je croisai mon collègue Louis dans l'ascenseur. Il tenait une boîte de chocolats dans ses mains et je l'interrogeai rapidement à ce sujet :

- Mmm, ça l'air bon! C'est pour qui?
- Le boss, soupira-t-il. Enfin, pour une de ses clientes. Il m'a demandé de l'acheter, pis chu sûr qu'il me remboursera même pas!

Les portes de l'ascenseur s'ouvrirent sur cette déclaration étonnante. Ainsi je n'étais pas le seul à souffrir des exhortations de mon patron!

L'affaire en serait restée là, si je n'avais pas eu à consulter mon patron sur un contrat complexe en après-midi. Je cognai à la porte de



son bureau et n'attendis pas sa réponse avant d'entrer, n'étant plus du tout intimidé par sa lamentable autorité. Je m'introduisis si rapidement que mon patron n'eut point le temps de cacher ce qu'il faisait : il mangeait la boîte de chocolats offerte par mon collègue Louis.

- Quessé que tu fais là? beugla-t-il la bouche pleine. Ch't'ai pas dit que tu pouvais rentrer!
- C'est pas la boîte pour ta cliente, ça? demandai-je candidement.
- Ah, elle pouvait pas venir finalement. Pis de quoi tu te mêles? Jean-Marc, un peu de respect s'il te plaît.
- Non, toi, un peu de respect, s'il te plaît, m'emportai-je.

Je me sentais impétueux et j'avais envie de corriger les choses une bonne fois pour toutes.

- J'suis écœuré que tu nous prennes pour tes domestiques! Tu veux des chocolats? Tu les achètes toi-même. Arrête d'être cheap.

Je m'approchai d'un pas menaçant vers lui.

- J'ai des contacts. T'as aucune idée à qui t'as affaire. Faque je me tiendrais tranquille, si j'étais toi. Arrête de nous faire chier.

Je lui fis un clin d'œil. Mon patron paraissait totalement désarçonné par ma soudaine attitude belliqueuse, et il changea de sujet pour garder contenance :

- Tu... tu venais me voir pour un truc précis?

Je haussai les épaules.

- Ouais, mais ça l'a plus d'importance. Je vais me débrouiller.

Je quittai son bureau dans un état d'euphorie intense. Cela faisait longtemps que j'aurais dû ainsi m'affirmer! S'il ne prenait pas mes menaces au sérieux et s'il osait me redemander une boîte de chocolats, je savais ce que je ferais. J'avais toujours en ma possession la fiole empoisonnée de l'Homme... et peut-être aurais-je envie un jour de m'en servir. Après tout, même les tueurs à gages ont le droit de choisir leurs victimes!

